Document generated on 07/12/2025 5:35 p.m.

Voix et Images

Denise Bombardier, pamphlétaire

Dominique Perron

Volume 20, Number 3 (60), Spring 1995

André Brochu

URI: https://id.erudit.org/iderudit/201193ar
DOI: https://doi.org/10.7202/201193ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perron, D. (1995). Denise Bombardier, pamphlétaire. *Voix et Images*, *20*(3), 630–648. https://doi.org/10.7202/201193ar

Article abstract

Abstract

This study aims to identify the traits of the pamphlet or political tract such as they are found in Denise Bombardier's polemical essay, La Déroute des sexes, published in 1993. Marc Angenot's La Parole pamphlétaire (1982) provides a theoretical model for the analysis of the rhetorical and argumentative particularities of this type of literature of idea's. It appears that the discursive framework of Bombardier's text is replete with paradoxes and contradictions that find their resolution in a sort of mysticism ; a mysticism that aims at nothing less than the

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Denise Bombardier, pamphlétaire

Dominique Perron, Université de Calgary

Cette étude vise à l'identification des traits génériques du pamphlet tels qu'ils se présentent dans l'essai polémique de Denise Bombardier, La Déroute des sexes, *publié en 1993. L'ouvrage de Marc Angenot,* La Parole pamphlétaire *(1982), est le modèle théorique auquel on a eu recours pour l'analyse des particularités rhétoriques et argumentatives de ce type de littérature d'idées; il en ressort que la trame discursive est truffée de paradoxes et de contradictions ne pouvant trouver leur résolution que dans une mystique finale ne visant rien de moins que la dénonciation des acquis du féminisme contemporain. Ainsi est démontré, sur la base d'une analyse serrée de son discours, que ce court essai correspond avec une exactitude idéologique remarquable au mouvement de la revanche antiféministe tel que l'a articulé en 1991 Susan Faludi dans son étude* Backlash.

Je suis consciente, en qualifiant Denise Bombardier de «pamphlétaire», de signifier d'emblée une potentielle charge accusatrice à ce commentaire de *La Déroute des sexes*[1], puisque ce texte se trouve ainsi associé à un genre qui, dans la littérature d'idées, reste plus ou moins dévalorisé en raison des stratégies discursives dont on l'accuse. C'est qu'en réfléchissant sur les causes de mon impression de lecture justement «déroutée», j'ai dû aussi, devant le mode de fonctionnement particulier de ce texte polémique, m'arrêter à la question de sa classification générique. Il m'a semblé ainsi pouvoir mieux fixer les assises de la réception que j'accordais à cet essai, réception dont je ne sentais que trop la dimension subjective.

Cette déroute m'a paru être d'une double nature et rattachée à deux volets distincts: d'abord, *Le Petit Robert* donne le premier sens de «déroute» comme étant «la fuite désordonnée de troupes battues

1. Denise Bombardier, *La Déroute des sexes*, Paris, Seuil, 1993. Dorénavant, toutes les références à cet ouvrage seront identifiées par le sigle *DS* suivi du folio.

ou prises de panique», ce qui renvoie métaphoriquement à la position du lecteur en quelque sorte vaincu, ne pouvant nier être séduit à première vue par l'efficacité de certaines formulations de Bombardier. Mais ensuite, pour demeurer dans la métaphore de la défaite, le souci critique momentanément ici mis «en déroute» était une certaine conception du féminisme, qui, même après la séduction du lecteur, a continué de manifester une certaine opposition à ces mêmes formulations. Cette séduction première a dû toutefois céder rapidement le pas à une autre forme de déroute associée, toujours par le *Robert*, à la «confusion» et au «désordre», sentiments liés ici plus précisément à la question même du *genre* auquel appartient le texte ainsi soumis au lecteur. Comment l'inscrire dans une typologie? Quels en sont justement les traits génériques? Ces traits suffisent-ils pour loger *La Déroute des sexes* sous une étiquette précise et définitive? Et ce faisant, ai-je voulu, comme lectrice frustrée de son point de vue par le caractère parfois totalisant des propos de Bombardier, mettre à son tour en «déroute» le sujet énonciateur qui m'a donné l'impression de m'avoir dominée, puisque je dois reconnaître que je tente ainsi de disqualifier son énoncé par une classification qui s'avère en fait un déclassement?

C'est surtout de ce dernier péché de classement-déclassement dont l'étude présente témoignera, dans une démarche ayant étroitement recours à la méthode suggérée par Marc Angenot dans *La Parole pamphlétaire*[2], pour procéder à l'inventaire des traits discursifs propres au champ notionnel du genre pamphlétaire et à leur identification au sein du texte de Bombardier. Cette quasi-exclusivité accordée ici à Angenot ne signifie pas, loin de là, qu'il faille négliger les apports fournis par de plus récents travaux d'analyse de textes éditoriaux, tels ceux de Maryse Souchard[3] et de Micheline Cambron[4], dont certains aspects auraient certes leur pertinence heuristique pour d'autres types d'approche. Cependant, l'intérêt majeur de la méthode d'Angenot, pour ce que je propose ici, est, outre l'établissement d'une typologie de la littérature d'idées, l'identification des «constantes énonciatives, sémantiques et thématiques[5]» qui constituent des traits génériques du genre pamphlétaire, lesquels vont servir à appréhender d'une façon plus immédiate les stratégies énonciatives particulières à *La Déroute des sexes*. Notons toutefois que si l'on conserve les étapes méthodologiques fixées par *La*

2. Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire*, Paris, Payot, coll. «Langages et sociétés», 1982.
3. Maryse Souchard, *Le Discours de presse au Québec*, Longueuil, Le Préambule, coll. «L'Univers des discours», 1989.
4. Micheline Cambron, *Une société, un récit*, Montréal, l'Hexagone, 1989.
5. Marc Angenot, *op. cit.*, p. 325.

Parole pamphlétaire, l'analyse des articulations du discours de Bombardier ne peut certes pas être effectuée avec l'acuité propre au théoricien : il nous faut en quelque sorte sélectionner des extraits qui paraissent représentatifs de l'ensemble, sélection qui, il faut le reconnaître, risque de porter aussi la trace d'une construction pré-déterminée de son objet, détail auquel on se doit de rester attentif. On pourra penser, avec Maryse Souchard, bien que le corpus sur lequel elle ait travaillé soit de nature différente, qu'il importe que les extraits sélectionnés restent « représentatifs de l'univers discursif[6] » mis en cause. Ces précautions établies, il semble que l'on puisse sans plus attendre procéder à l'inventaire et au repérage des traits génériques particuliers au pamphlet tels qu'ils seraient susceptibles de se signaler dans *La Déroute des sexes*.

Une remarque d'abord, riche de possibilités en ce qui a trait à notre texte singulier : « Les incipits des pamphlets méritent d'être considérés[7]. ». À cet égard, *La Déroute des sexes* nous met en présence d'un court développement introductif au débat à venir, où, par opposition aux chapitres qui vont suivre, l'énonciateur est affirmé farouchement dans un texte où l'on glisse sans ambages du « constatif au performatif[8] » : « J'appartiens à une génération comblée, celle de la pilule et du féminisme » (*DS*, p. 7). Cette introduction, où les occurrences du « je » sont extrêmement nombreuses, assure, par la synthèse de l'expérience personnelle de l'auteur, ce qu'on désignera au sein de la thématique de l'énonciation comme la « garantie subjective[9] » de ce même auteur par le recours au témoignage de vie. En cela, l'introduction de *La Déroute des sexes* est éminemment logocentrique, cette synthèse de la vie personnelle de Bombardier tenant lieu de mise en scène du discours, encore qu'il s'exprime ici par un cliché appropriable par tous (« pilule et féminisme »). Toutefois, ce récit de vie ne nourrira pas le reste de l'argumentation, et n'est pas à vrai dire donné comme exemplum, puisqu'il n'est pas réinvesti dans les chapitres subséquents et s'arrête strictement avec le premier chapitre ; par la suite, l'énonciation tend à être plus masquée et prend un schéma spécifique. Mais il n'empêche que l'incipit présente un code de lecture à ne pas négliger, et que cette prise en charge par le « je » de son énoncé désigne sans équivoque son instance énonciatrice. Plus encore, si l'on s'accorde à attribuer une valeur pragmatique à l'incipit, il est d'un intérêt non négligeable de constater que le sujet d'énonciation revendique de

6. Maryse Souchard, *op. cit.*, p. 22.
7. Marc Angenot, *op. cit.*, p. 70.
8. *Ibid.*, p. 71.
9. *Ibid.*, p. 73.

façon quasi empressée des caractéristiques qui dessinent, selon Angenot, le portrait type du sujet pamphlétaire. Ainsi en est-il de l'exotopie selon laquelle le sujet se situe en « marge » du système hégémonique qu'il décrit, ou à qui il s'en prend : le sujet Bombardier est résolument exotopique, et peut-être aussi rétrospectivement, puisqu'il décrira un état de fait présent par rapport à des conditions passées dont il a bénéficié. « J'appartiens à une génération comblée », alors que le reste du texte présentera des femmes qui ont beaucoup à redire sur leur situation, exclut donc sans équivoque le sujet énonciatif des enjeux qu'il soulèvera. Les redondances appuient clairement cette auto-exclusion : « Je regarde les jeunes femmes d'aujourd'hui, celles qui me suivent, et je ne souhaite pas être à leur place » (*DS*, p. 8) Notons, en passant, à quel point le sujet insiste d'emblée sur sa singularité (« qui *me* suivent »), comme si cette réussite et cette distance devaient être attribuables à l'unicité du sujet, lequel, privé de rapport avec un collectif auquel il pourrait s'associer, ne peut que s'inscrire encore plus fortement hors de toute institutionnalisation. Cependant, ce sujet qui se pose lui-même en marge du topique à critiquer conduit à la question de l'affirmation par ce même sujet de son « incompétence » à l'égard de ce qu'il se propose de traiter, déclaration qui se révèle une « disposition canonique du genre[10] ». Il convient de peser soigneusement ce terme d'incompétence qui, dans le cas de Bombardier, reste un trait paradoxal où, en fait, l'aveu d'incompétence se rapproche d'une manifestation à peine voilée d'autocongratulation : « Je suis une superwoman, sans doute ; mais à l'opposé des femmes plus jeunes que moi, je me suis toujours sentie incapable de tout assumer moi-même » (*DS*, p. 9). La reconnaissance de cette incompétence ambiguë est en fait la revendication d'un savoir qui permettra à l'énonciateur de mieux analyser le problème dont il entend traiter, de le maîtriser du haut du diagnostic qu'il en fait.

Pour accélérer un peu le processus d'analyse, il nous est paru justifié de regrouper sous un seul volet les traits suivants isolés par Angenot, traits relevant toujours de ce qu'il appelle la thématique de l'énonciateur, soit le pouvoir de la vérité, la parole automandatée et la parole solitaire et risquée[11], quoique la validation de ces points demande qu'on revienne au texte de présentation. Comme l'exprime l'analyste, la « vérité ne va pas sans la solitude » : ces deux données sont remarquablement associées dans certains énoncés de Bombardier. À cet effet, nous citerons le plus condensé : « Beaucoup

10. *Ibid.*, p. 75.
11. *Ibid.*, p. 76-77.

d'hommes, mais aussi beaucoup de femmes, sont en désarroi. Non sans raisons. J'ai choisi d'essayer de les [*sic*] comprendre en sachant que le courage n'est pas de dire la vérité, mais toute la vérité» (*DS*, p. 10). Outre son aspect éminemment transcendant, non questionnable, le fait que l'énonciateur affirme d'emblée détenir la Vérité précise le statut de l'énonciateur d'une façon qui dépasse même les besoins de l'identification des marques génériques. Il est aisé de voir comment ce statut influe radicalement d'ailleurs sur les prises possibles à l'argumentation subséquente, car cette Vérité se révélera comme immanente au discours et le justifiera en lui conférant la supériorité de l'évidence indiscutable.

Il est pertinent d'autre part, malgré l'exotopie du sujet, d'accorder un éclairage plus attentif aux liens entre cette revendication de la Vérité par un sujet et la situation d'énonciation de ce même sujet. Car on ne peut ignorer, en ce qui concerne Bombardier, que sa situation d'énonciation, surtout dans le cas d'un exposé relevant de la littérature populaire, doit être reliée à sa position de journaliste. Dès lors, on peut rattacher, selon Eric Landowski[12], le statut du journaliste dans notre société à celui de porte-parole chez lequel l'«Opinion parle par sa "bouche"[13]», et qui est doté d'un «discours divinatoire[14]». Si pour Landowski, à la suite de la mise en forme narrative des discours, en particulier le discours politique, l'Opinion, en tant que destinateur social, relève d'un «savoir incertain, doxologique», cette Opinion

> [...] appelle la sanction d'un méta-destinateur, détenteur du savoir-vrai. Le lieu dialectique où s'effectue la mise en relation des opinions de l'«Opinion» avec le plan de la «Vérité» ne peut être occupé que par une classe de sujets cognitifs doublement compétents: à la fois informés des «attitudes d'esprit dominantes dans [la] société» (c'est-à-dire à «l'écoute de l'opinion publique») et capables d'en mesurer la valeur de vérité[15].

Ce rapport établi dans le passage de l'Opinion à celui de Vérité, par le biais d'un «sujet compétent», jette un éclairage supplémentaire sur cette compétence qui s'est pourtant déclarée n'en être pas une. La compétence réelle de l'énonciateur sera celle, non dite, qui lui permettra de se présenter comme détenteur de l'essence indiscutable et sans origine qu'est la «Vérité», alors que cette dernière, recontextuali-

12. Eric Landowski, *La Société réfléchie*, Paris, Seuil, 1989.
13. *Ibid.*, p. 22. Il conviendrait toutefois de lire attentivement ce passage où Landowski établit une distinction de fonction, chez les porte-parole, entre hommes politiques et journalistes, deux instances, qui, selon leurs discours, accorderont à l'Opinion publique un statut très différent.
14. *Ibid.*, p. 22.
15. *Ibid.*, p. 17.

sée, reste éminemment liée à un «code du vraisemblable», identifiable à la «doxa du groupe social[16]». Si cet appel à un certain sens commun que constitue *La Déroute des sexes* est en fait plus constant en cours d'argumentation, on voit maintenant aisément, puisque les arguments utilisés sont présentés comme relevant de la Vérité, comment d'entrée de jeu cette dimension d'irréfutabilité permettra difficilement une contre-argumentation, source non négligeable de cette déroute du lecteur dont je parlais.

Les deux autres traits isolés sont, on l'a dit, condensés dans la citation que nous avons mentionnée. Le «j'ai choisi d'essayer de les comprendre», assimilable à la «parole automandatée[17]», joue cependant sur une ambiguïté sémantique intéressante: le fait de «choisir» écarte tout d'abord l'idée d'obligation et de contrainte, s'éloignant de la dimension nécessaire de la prise de la parole. Mais d'autre part, il présuppose une alternative initiale où le second choix semblait l'incompréhension des groupes concernés, le refus de vouloir, puisque le choix découle en principe d'une volonté, d'«essayer de [les] comprendre». Le «choix» se trouve ainsi doté d'une dimension éthique dont le sujet ne pouvait pas faire l'économie et d'où surgit maintenant l'idée du devoir. L'absence de destinateur clairement établi, dans ce passage précis du moins, garantit donc indirectement l'individualité profonde de l'énonciateur qui, se présentant mythiquement comme non suspect de perspectives «biaisantes», se pose comme seul répondant de ses propos. «La parole solitaire et risquée» est revendiquée du même souffle: «le courage n'est pas de dire la vérité, mais toute la vérité»; le courage se voit ici accolé à cette Vérité inattaquable, en laquelle il trouve aussi sa caution, mais curieusement lié, dans ce cas, à la notion de l'entité ou de la totalité de la Vérité. En effet, on a vu que la Vérité, dans tout discours social, pose le problème de sa dimension doxique. Mais qu'en est-il de son aspect «quantitatif», si l'on peut s'exprimer ainsi, où le risque sera à la mesure de l'expression de la totalité? Serait-ce à dire que le courage de l'énonciateur est corrélatif à une somme de vérité ou de vérités, ou que ce courage ne se reconnaîtrait qu'à ce que l'énonciateur assumerait l'ensemble des parties composant le «tout» de la Vérité? Et qu'en est-il de ce «tout», à partir de quel moment est-il exhaustif? Est-ce dans l'exhaustivité de la Vérité en soi que réside son attribut proprement insupportable, qui justifierait le caractère intrépide de l'énonciateur choisissant de dévoiler cette somme? La totalité des vérités additionnées ou superposées serait

16. *Ibid.*, p. 215.
17. Marc Angenot, *op. cit.*, p. 76.

donc présentée comme un objet difficilement transmissible, susceptible lui-même de se retourner contre le sujet. C'est déjà là un appel à l'allocutaire, indiquant les possibles polémiques, les antagonismes que ce discours soulèvera ; mais il reste remarquable que les positions relevées par Angenot se trouvent dès lors fidèlement alignées chez Bombardier : « Sincérité-bonne foi-vérité-solitude ; le courant pamphlétaire passe à travers ces relais : la vérité est absolue et pourtant la conscience peut la saisir[18]. »

Une dernière caractéristique de l'énonciateur pamphlétaire sur laquelle je veux insister est celle de la « parole pathétique » au sens où la démonstration, ou plutôt l'argumentation, se trouve fortement marquée par l'expression d'un « sentiment viscéral » vis-à-vis la situation que l'on décrit, dont les marques les plus coutumières seraient la colère ou le mépris. À une première lecture, l'introduction de *La Déroute des sexes* ne présente pas, sémantiquement du moins, de claires formulations d'un sentiment se rapprochant dans l'immédiat de cette indignation. C'est plutôt du côté des modalités verbales que l'on peut cerner ce pathos, encore que cet espace relève plutôt de la thématique de l'allocutaire. Il n'empêche que les incessantes formes interrogatives qui parsèment non seulement l'introduction, mais toutes les parties de l'essai, en plus de dessiner une tension très forte à l'endroit du destinataire, tracent aussi le portrait d'un énonciateur souvent effervescent, dont la démarche argumentative, sautant à brûle-pourpoint d'un axiome à un autre, donne l'impression d'une ébullition désordonnée que l'on peut rapprocher d'un sentiment d'urgence dans le devoir-dire. Ainsi :

> Les femmes qui portent un enfant apprennent deux choses contradictoires : d'abord, qu'aucune expérience humaine n'est comparable à la grossesse en intensité physique et spirituelle ; ensuite que cette grossesse se transforme en cauchemar si elle n'est pas désirée. Cela vient confirmer encore que maternité et paternité ne sont pas de même nature et que s'y soustraire n'a pas le même sens pour l'homme dans sa masculinité et pour la femme dans sa féminité (*DS*, p. 119).

> Ne sont-elles pas la preuve vivante de la réussite féminine et maternelle ? Mais qui affirmera sérieusement que ces femmes sont des modèles d'inspiration ? Leur succès, spectaculaire, et individuel est quasi unique. Bénéficiant des acquis du féminisme, elles ont eu accès à des fonctions jadis réservées aux hommes. Combien de femmes souhaiteraient être à leur place ? (*DS*, p. 124)

> Les filles de la génération de Philippe ne s'affichent plus féministes, de crainte de faire fuir leurs soupirants, mais un certain nombre se compor-

18. *Ibid.*, p. 79.

> tent souvent selon le modèle inverse, obligeant ces derniers [*sic*] à une quête d'identité permanente (*DS*, p. 87).

Outre qu'il est évident que ces extraits doivent être saisis dans un cadre argumentatif et discursif plus large, ils n'en textualisent pas moins ce pathos de l'urgence, d'une pressante obligation à en dire le plus possible par le bousculement des discours et des arguments, au détriment d'une certaine articulation logique. Cependant, on n'a d'ailleurs qu'à relire le texte de présentation sur la jaquette du volume, où c'est en définitive bel et bien l'indignation qui est désignée comme le moteur « pathétique » du texte, « Denise Bombardier ne peut l'accepter. »

De l'image de l'énonciateur on passe à celle de l'allocutaire, dont on dit qu'il est « essentiellement problématique » en ce sens où le pamphlétaire ne s'adresserait pas à un groupe particulier, ou ne se ferait pas une idée distincte de ceux à qui, virtuellement, son message serait destiné. Cette indécision sur la nature de l'allocutaire paraît bien se dégager de *La Déroute des sexes*, en ce qu'ici l'allocutaire semble particulièrement sujet à des variations qui élargissent sans cesse sa définition. Sa présence n'en est pas moins massive, parce que, si l'identification de l'allocutaire peut s'effectuer par le contre-discours, il faut saisir l'ensemble de *La Déroute des sexes* comme un contre-discours en soi, s'assumant comme tel (puisqu'il se dit courageux) et visant d'abord une idéologie globale : « Cette vie correspond-elle bien au grand rêve d'égalité et de justice prôné par le féminisme ? » (*DS*, p. 8) Cet allocutaire reste aussi indéterminé par le fait que les parties antagonistes en présence sont, du moins à ce niveau de lecture, relativement objectifiées par l'énonciateur qui distribue largement l'indéfini, *les* hommes / *les* femmes, ce qui permet de cibler alternativement en tant qu'allocutaire l'un ou l'autre groupe sexuel, ou les deux en même temps :

> Si le mythe de Pygmalion persiste, si des hommes sont toujours à la recherche de la jeune gourde qui se métamorphosera sous l'effet conjugué de leur habileté sexuelle et intellectuelle, la plupart, au contraire, aiment les femmes pour ce qu'elles sont, sans cette volonté de les changer, sans exiger surtout qu'elles satisfassent l'ensemble de leurs besoins. Beaucoup de femmes, au contraire, voudraient l'homme à leur image... (*DS*, p. 127).

> Un nombre important d'hommes sensibles et ouverts éprouvent un malaise... (*DS*, p. 96).

> En Occident, les relations entre les sexes diffèrent selon les pays et le machisme est plus ou moins accepté (*DS*, p. 100).

De fait, un examen plus attentif de *La Déroute des sexes* montre que cette indétermination de l'allocutaire, où le discours voudrait

s'adresser à tous en général et à personne en particulier, est pervertie par les exemples qui illustrent l'argumentation, exemples qui mettent majoritairement en scène des femmes typiques et représentatives de certaines classes socio-culturelles. Ces exemples, représentations servant à illustrer une position dénoncée ou non par le discours, sont légion : « Au dessus de 25 ans, ils ne m'intéressent plus, avoue une quinquagénaire bon chic, bon genre... » (*DS*, p. 69), « France est une femme de carrière, autonome et libérée » (*DS*, p. 621), « Chantal, vingt-huit ans, est-elle un cas ? » (*DS*, p. 91), « Amoureuse de Thomas, Laurence, vingt-et-un ans » (*DS*, p. 76). Une telle exemplification, du fait qu'elle soit typique d'ailleurs de la presse populaire féminine et des ouvrages de vulgarisation en psychologie ou en sociologie, précise graduellement un allocutaire au détriment d'autres, en ce que cet allocutaire est d'une certaine façon favorisé et réactivé : il s'apparente de plus en plus distinctement à un lectorat féminin précisément ciblé. Il est vrai que nous en arrivons maintenant à parler plutôt d'un destinataire, mais on ne saura cependant nier que l'exemplification féminine a une valeur spéculaire potentielle : la mise en scène des femmes, dans le cadre d'un essai « populaire », a très souvent pour corrélat une audience féminine. D'autre part, s'ajoute, vers la fin de l'essai, une remarquable culmination d'injonctions, forme dialogique indiscutable, qui ne peut que parachever par la désignation de l'allocutaire réel le travail d'orientation amorcé par l'exemplification :

> Mais regardez ces superwomen, ces reines de la libération, ces femmes au sommet du pouvoir qui assistent au Conseil des ministres un jour et accouchent le lendemain. Regardez ces chirurgiennes qui opèrent le matin ou d'urgence la nuit et qu'on retrouve en train de chanter une comptine à leur petit. Admirez ces soldates américaines de la guerre du Golfe disant au revoir à leurs enfants sans savoir quand elles reviendront. Ne sont-elles pas la preuve vivante de la réussite féminine et matérielle ? (*DS*, p. 129)

Si l'objet que l'on représente semble être un aboutissement, caricaturé certes, mais fâcheux tout de même, du féminisme total et mythique dont on veut examiner les manipulations, il s'inscrit néanmoins dans l'ambiguïté d'un appel à l'allocutaire féminin désigné par l'exemplification. La tension ici s'étant accentuée, l'allocutaire est à la fois distancé par la réification caricaturale d'une représentation extrême mais aussi étrangement convoqué par le discours qui porte cette représentation. Ayant pu s'identifier aux exemples, l'allocutaire peut aussi s'identifier aux extrêmes blâmables, lesquels sont justement incarnés par les femmes. La présence de cet allocutaire « féministe et libéré » est d'ailleurs à tel point assumée par l'énonciateur, que, dans le même paragraphe, il s'empresse de devancer les critiques éventuelles

susceptibles d'émaner de certains groupes : « Notre propos, espérons qu'on l'aura compris, n'est pas de condamner les superwomen » (*DS*, p. 124).

Si d'autres caractéristiques liées au texte rapprochent avec encore moins d'ambages *La Déroute des sexes* de la rhétorique pamphlétaire, tels le ton prophétique et le regret de l'âge d'or — données qui pourraient être l'objet à elles seules d'une autre étude, comme le montre bien Angenot —, la vision crépusculaire du monde, il m'a semblé également productif de quitter momentanément le terrain de l'identification des traits génériques pour examiner plus avant comment s'exprimait en fait la globalité de ce discours. Car si l'identification de *La Déroute des sexes* à un genre paraît momentanément assurée, il n'empêche que l'impression de « déroute » se maintenait toujours pour moi à l'égard de l'objet réel de cet essai ; en mettant inlassablement en rapport le titre de l'ouvrage et son discours, tel que je pouvais le lire, je n'étais pas clairement convaincue qu'il s'agissait ici bel et bien des « sexes », tant la question du sens exact de cette déroute continuait à se poser pour moi de façon lancinante.

Ce sont les applications de certaines réflexions de Joseph Melançon[19] portant sur l'axiologie qui m'ont paru les plus profitables pour m'aider à repérer avec davantage d'exactitude cet objet réel de l'essai de Bombardier. Melançon réfère d'emblée à un « sujet axiologique[20] », qui, même s'il n'est jamais donné comme tel dans le discours, reste quand même l'instance responsable des fonctions discursives qui organiseront le texte : « L'activité propre du sujet discursif est conséquemment de construire avec les signes une signification, prédéterminée logiquement[21]... » Si Melançon met davantage en relief le rôle de l'axiologie dans l'argumentation, en l'articulant à son parcours anaphorique, c'est surtout ses considérations sur le préconstruit du discours qui permettent de mieux faire ressortir l'intentionnalité du sujet énonciateur et discursif et de cerner le noyau réel de ce discours.

> L'analyse axiologique se limite aux valeurs d'emploi où elle rencontre la sémantique discursive. L'utilisation des systèmes, comme préconstruits des discours, n'a d'effet axiologique que dans la mesure où elle implique un paradigme de préférences de certaines valeurs systémiques, déjà déterminées, pour *un intenté discursif et textuel qui motivera la signification.* Ce ne sont pas les systèmes pré-établis ou institutionnalisés qui sont axiologiques, mais les paradigmes qui s'y construisent en ensembles

19. Joseph Melançon, « Le statut de l'axiologie », *RS/SI*, vol. IV, 1984.
20. *Ibid.*, p. 254.
21. *Ibid.*

axiaux de type esthétique, juridique, éthique, didactique, politique, pédagogique ou autres[22].

C'est ce paradigme de préférences que je propose d'examiner en mettant en relief le réseau axiologique propre à *La Déroute des sexes*, lequel contribuera à établir la nature du système idéologique produit par la mise en discours particulière à l'essai, ce qui devrait nous conduire à l'identification de cet objet réel du discours. Il faut cependant noter que, même dans les énoncés de surface[23], ce réseau n'est pas difficile à repérer, ce qui constitue d'ailleurs l'aspect peut-être le plus gênant du texte de Bombardier : son apparente absence de « roublardise ».

Cette franchise énonciatrice, désarmante de prime abord, s'exprime à un premier niveau par certains couplages sémantiques, disjonctifs ou non, dont le plus aisément repérable et responsable d'une vaste partie de l'intelligibilité du texte est celui de l'opposition homme / femme surcodée dans toutes les parties de l'essai. Le syntagme « au contraire » va marquer le plus fréquemment la distinction étanche entre les deux groupes dont les relations sont souvent qualifiées par le champ sémantique de la guerre[24].

C'est cependant pour nous l'axiologie installée dans cette opposition centrale homme / femme, redondante d'un champ notionnel à l'autre, qui paraît la plus surprenante dans sa limpidité. Au groupe « femmes » est associée toute une série particulière de verbes qui ne sont jamais activés du côté masculin, alors que pour les hommes, le système verbal utilisé, en particulier vers la fin, comporte des marques de négation, ou encore, s'accorde à la modalité du devoir, donc de l'obligation.

FEMMES	HOMMES
croient-elles	s'accommodent
souhaitent	voudraient savoir
imaginent	ils ont dû :
changer leur vocabulaire	ne se limiteront pas

22. *Ibid.*, p. 263. C'est moi qui souligne.
23. Marc Angenot, *op. cit.*, p. 348.
24. Susan Faludi, dans son reportage best-seller *Backlash*, souligne d'ailleurs la permanence de ce recours métaphorique : « Les avancées et les reculs des femmes sont souvent décrits en termes militaires : victoires remportées, batailles perdues, lignes franchies, territoires conquis on terrain abandonné. » *Backlash*, traduction de Lise-Éliane Pomier, Evelyn Châtelain et Thérèse Réveillé, Paris, Éditions des femmes, 1993, p. 23. D'ailleurs, Angenot ne parle-t-il pas de la métaphore comme d'un « acte manqué idéologique » ? Marc Angenot, *op. cit.*, p. 331.

attendent	répondre à nos exigences
sentent confusément	s'interroger sur leur identité
s'est toujours sentie	se faire rabrouer
se sentent	se faire attraper
expérimentent avec difficulté	
ne résistent pas	ne retourneront pas
ont du mal à effacer l'image	n'acceptent jamais
elles espèrent	
elles se sentent	
elles n'arrivent pas à préciser	
ont sincèrement cru	
se sont imaginées	
se refusent à admettre	
du moins le croient-elles	
elles s'interrogent	
elles clament	
elles font semblant d'ignorer	
elles sont à la recherche	
elles sont à l'affût	
elles revendiquent	
elles avaient cru	
ont cru s'échapper	
l'idéologie à laquelle elles ont cru	
elles recherchent	
elles laissent entendre	
elles oublient d'ajouter	

Cette liste, sans être exhaustive, paraît suffisante pour esquisser déjà le balisage axiologique évaluant la capacité d'action propre aux deux groupes, les femmes restant confinées dans un rapport à ce qui est défini comme un réel marqué par la croyance, l'incertitude, l'intuition, rapport approximatif qui les rendrait incapables, en quelque sorte, de coïncider avec le monde. Les déploiements verbaux de toutes sortes sont beaucoup moins marqués pour les hommes, beaucoup plus diffus aussi dans le texte, et certes moins significatifs : il n'empêche que les modalités verbales qui leur correspondent nous entraînent davantage du côté d'une immédiateté sans ambages, même dans l'obligation ou dans la négation. La modalité « vouloir-savoir » (les hommes voudraient savoir) donnée en début d'essai, et chargée de positivité, reste, en dépit de son occurrence unique, une marque importante de la position du sujet masculin face à une claire volonté d'accéder à la connaissance, savoir qui pourrait être perçu, ainsi que l'indique Maryse Souchard, telle une « modalité présupposée comme étant acceptée par tous en tant que validation du discours[25] ». Cela,

25. Maryse Souchard, *op. cit.*, p. 116.

évidemment, dans un contexte d'analyse où les relations entre sujets actantiels seraient articulées avec plus de précision. Cette modalité est cependant beaucoup plus atténuée, voire diluée chez les sujets femmes qui « souhaitent, espèrent, clament, revendiquent » tous ces verbes connotant ici l'incertitude ou la négativité accolées à l'exercice féminin du vouloir, comme si leur discours à elles ne pouvait être valide. D'autres substantifs, associés aux deux sujets respectifs, accentuent davantage cette polarité du couplage entre négatif et positif.

FEMMES	HOMMES
espérances	désarroi (occurrence fréquente)
déception	déception
désillusion	conviction
expectatives	
déconvenues	
débâcle	

Il est vrai qu'ici l'utilisation hors contexte de ces termes comporte un risque supplémentaire d'altération de la critique dont il faut rester conscient. Cependant, on ne saurait passer sous silence d'autres connotations extrêmement dévalorisantes liées aux femmes, tels « radotent, musardent, se complaisent, roucouler », qui ne trouvent pas leur correspondant masculin.

Parallèlement au système qualificatif, ce marquage se poursuit en activant des termes tels que :

FEMMES	HOMMES
entretenues	désemparés
enivrées	inquiets
envahies	désireux
frivoles	déstabilisés
insatiables	soumis
naïves	écartés
engrossées	(les mieux) intentionnés
	(les plus) ouverts
	(les plus) progressistes

On n'a guère besoin d'insister sur les connotations ainsi dessinées, encore que le champ sémantique de la déroute semble, au gré de ce type de marquage, se cristalliser davantage sur l'élément masculin. Mais cette première lecture superficielle, marquant indéniablement un « système pré-déterminé » de valeurs pour les deux groupes, doit être mise en parallèle avec un autre genre d'opposition, plus argumentatif ici que sémantique, mais riche de possibilités pour notre quête du sens profond du texte. Cette opposition, d'une partie à l'autre du texte, se manifeste d'abord par une disjonction entre espace social et espace privé dont l'énoncé « l'autonomie sociale et financière ne libère

pas le cœur» en serait le jugement type. Cependant les diverses occurrences de cette opposition insistent tout particulièrement sur l'aspect blâmable de cette compartimentation, pourtant présentée comme un argument: «Qui pourrait croire que cette Martine [...] vit sa relation affective en étanchéité avec sa vie professionnelle?» (*DS*, p. 49) «Sa vie est devenue compartimentée sur le modèle masculin» (*DS*, p. 62). «Ces femmes ne veulent pas être aimées... dans un rapport d'inégalité sociale, mais elles font semblant d'ignorer dans quel dilemme elles plongent les hommes qui les entourent» (*DS*, p. 26)[26]. Il ressort de ces affirmations un curieux paradoxe, selon lequel la «libération» n'a pu passer du social à la sphère affective, alors qu'elle aurait dû le faire, mais, en même temps, la possibilité de pouvoir effectivement y parvenir est nulle, le «modèle masculin» n'étant pas souhaitable, et l'affect féminin étant présenté ici comme une intouchable essence. Notons cependant le refus d'appliquer cet énoncé au groupe masculin, le redondant «au contraire, les hommes» ne se trouvant jamais réactivé dans ce cas précis de la disjonction social/privé. Alors que l'on pourrait penser à la symétrie de l'argument en l'appliquant aux hommes, le discours le rend unidirectionnel, confirmant ainsi la première impression donnée par le balisage axiologique: le groupe dont il est surtout question, dans ce discours, reste les femmes, puisque l'on prend le parti de ne pas étendre aux hommes les propositions que l'on veut propres à l'élément féminin. Si nous sommes en présence d'une déroute, il semble que celle-ci soit de plus en plus liée au féminin, puisque les errements du masculin concernant cette séparation privé-social ne sont pas commentés: ainsi, ils appartiennent, selon l'expression d'Angenot, à «*l'indicible* du discours et non pas au non-dit[27]». La conception masculine des relations entre le privé et le social est ici totalement ignorée, alors que, selon toute la logique impliquée par la totalité de *La Déroute des sexes*, elle devrait aussi être partie prenante du discours de l'essai.

Cet «indicible du discours» nous ramène à l'un des pivots paradoxaux de l'argumentation finale de *La Déroute des sexes*, lequel, après le détour sur les balisages axiologiques, permet de rattacher en définitive ce texte au genre pamphlétaire. Il s'agit, disséminée dans l'ensemble du discours, mais plus concentrée dans la partie «Famille: rien ne va plus», d'une référence constante au champ sémantique de la mystique, noyau diffus qui expliciterait la quasi-totalité des problèmes

26. En inversant cette proposition, doit-on penser que l'égalité sociale cause le dilemne, et que, pour remédier au dilemme, il faudrait renoncer à l'égalité sociale?
27. Marc Angenot, *op. cit.*, p. 331. Les italiques sont de nous.

vécus par les deux sexes. « La vérité du cœur » (dont on peut en passant se demander en quoi elle réside, et de quel cœur il s'agit, celui de l'homme ou de la femme, ou des deux), peut être perçue comme la désignation emblématique de ce trait non articulable autrement que dans des termes métaphoriques fort larges (tels *s'abîmer, renaître*) ou par une terminologie de l'approximation, où les essentialistes trouveront leur compte : « *la spécificité éternelle de la femme, son ascendant, son mystère, la périphérie du mystère, le moment clé de la relation amoureuse, les bonheurs d'une maternité, les vertus, une partie d'elle-même*[28] ».

D'autres termes ou expressions renvoient à la nature indéterminée des sentiments : « *la vie amoureuse échappe au stéréotype et à la dichotomie* », *le triomphe de l'amour, vivre l'amour, la nostalgie des histoires d'amour, l'amour est un risque, attendrissements, secrets, espoirs, inquiétudes, émotion mystérieuse, amour qui est lié en définitive au bonheur* (*DS*, p. 138-139). Ces dernières anaphorisations, conduisant au bonheur (question ouvrant *La Déroute des sexes* et à laquelle le texte se voulait une réponse), marquent bien le caractère plus que flou de cette mystique qui évidemment ne peut s'accommoder d'une démonstration claire : comme la Vérité, elle n'a pas besoin de se justifier, elle transcende absolument toute argumentation et peut contrôler toute opposition à tout questionnement puisqu'elle-même est au-delà du dicible, le dicible étant ramené tautologiquement à elle-même. Le bonheur est associé à l'amour, comme le malheur l'est à la solitude, autre couplage obsessif de *La Déroute des sexes*. Tout le discours baigne en fait dans le lieu ontique de l'essence, culminant vers la fin du texte, et annihilant toute possiblité de développement argumentatif, car si on peut discuter de la « vérité historique », que dire de la « vérité du cœur » qui repose à la fois dans le vide et le flou de ses significations ?

Ainsi, si on remet cette mystique en parallèle avec la dévalorisation générale faite aux sujets féminins, on peut penser avec Angenot que dans cette description étroite d'une « crise des valeurs contemporaines » — autre trait pamphlétaire par excellence —, *La Déroute des sexes* montre comment « toute la négativité du discours est compensée par une positivité faite de valeurs fétichisées dont le scandale même fait apparaître la transcendance évidente[29] ». Dans l'essai de Bombardier, le scandale dénoncé s'avère bel et bien être celui du féminisme

28. Ces termes ici renvoient plus spécifiquement, dans le contexte, à la maternité, dans le chapitre « Famille, rien ne va plus ».
29. Marc Angenot, *op. cit.*, p. 340.

et de ses conséquences dont un inacceptable désarroi chez les hommes « de bonne volonté[30] » — « et ils sont majoritaires » (*DS*, p. 136). Les sujets féminins, soumis par l'idéologie inscrite dans l'essai, se voient appliquer le « lieu pratique des règles impératives[31] » de la justice et « doivent [le] défendre » (*DS*, p. 136), car le désarroi des hommes « doit être pris en considération par toutes celles pour qui le bonheur est d'abord de les aimer » (*DS*, p. 137). Cependant, au sein de tous ces lieux communs, celui des inséparables est ici soigneusement évité, puisque le « devoir » des hommes n'est pas évoqué, le devoir étant un attribut éminemment féminin dans le système discursif ainsi actualisé.

Si l'on considère la logique inhérente qui lie les parties centrales à cette conclusion faisant appel à la mystique amoureuse, on voit clairement que *La Déroute des sexes* repose en fait sur une contradiction. Cette contradiction se trouve justement entre la signification portée par le titre englobant, où la déroute semble s'appliquer aux deux sexes, suggérant une lisibilité immédiate approximativement confirmée par les balisages sémantiques (entre autres, le terme « désarroi » toujours lié au sujet masculin), et le traitement axiologique accordé au sujet féminin, qui met davantage les actions ou les affects des femmes en cause, lesquels d'ailleurs sont régulièrement qualifiés de contradictoires. Ainsi, la boutade axiomatique « Ce que femme veut, Dieu ne le sait plus de nos jours » (*DS*, p. 137) pourrait servir d'énoncé programmatique rétrospectif à tout le discours de *La Déroute des sexes*, car c'est en fait uniquement sur la valeur d'ambiguïté donnée aux femmes que se concentre ce discours. On voit comment, dans le texte, le champ sémantique et discursif de la déroute tire à soi davantage le sujet féminin que le sujet masculin, ce qui est particulièrement évident dans « Famille : rien ne va plus[32] », où les contradictions liées à la maternité sont très fortement mises en relief, et — fait notable — où le pathos de l'énonciateur est le plus prononcé, comme s'il voulait, métaphoriquement s'entend, montrer du doigt la culmination des conséquences désastreuses liées à la confusion des rôles, mais ceci dans un champ d'action traditionnellement féminin. Déjà dévalorisé dans l'ensemble de ses faires et dires, dans un système où « la valeur donnée (aux femmes) » devient l'objet (réel) du discours[33] », le sujet

30. L'homme de bonne volonté, comme allocutaire ou destinataire pamphlétaire tout désigné.
31. Marc Angenot, *op. cit.*, p. 383.
32. Dans « Famille : rien ne va plus », cette dévalorisation systématique unilatérale se révèle en fait d'une force déconcertante, proche de la hargne.
33. Joseph Melançon, *loc. cit.*, p. 264.

féminin, présenté comme ayant échappé à son essence, devient coupable[34] de l'avoir fait, puisque le système axiologique le punit d'emblée. Ce système discursif, nécessité par la mise en place de la *doxa* du texte (les femmes sont coupables du désarroi des hommes et doivent y remédier), place en réalité les femmes dans la position de défaite, malgré qu'elles aient répondu victorieusement aux impératifs de la libération, car la libération va heurter une incontournable mystique, victorieuse par essence, celle du «bonheur» et de «l'amour». Les concessions faites aux «gains du féminisme» ne changent rien à l'affaire:

> Le pamphlet est ouvert indifféremment sur toutes sortes de vecteurs discursifs, dont il n'est pas tenu de «collimater» les divergences. Les connections extratextuelles semblent régir plus fortement le discours que la logique intratextuelle[35]...

Défaite, ou mise en déroute d'un sexe par la mystique, alors que l'autre sexe doit plutôt attendre réparation au nom de cette même mystique: «Les hommes aussi ont des peines d'amour...» (*DS*, p. 136). L'essayiste pousse ainsi jusqu'à un extrême aporétique, mais significatif, les conclusions métaphoriques à tirer de ses réelles dispositions doxiques: «N'est-ce pas faire preuve d'aveuglement que de laisser croire qu'une femme devient libre si elle se *libère des hommes?*» (*DS*, p. 139)[36]. Cette proposition impliquerait-elle qu'elle doit en rester «prisonnière» — nous employons ici à dessein ce mot puisqu'il s'inscrit dans la logique sémantique proposée par Bombardier?

La mise en parallèle des idéologèmes propres à *La Déroute des sexes* avec les traits caractéristiques d'une nouvelle droite antiféministe tels que dénoncés dans le best-seller américain *Backlash*, récemment traduit en français, est assez troublante. Les topos véhiculés par Bombardier correspondent point par point à ceux dénoncés par Susan Faludi au sein des paradigmes discursifs de la revanche: la superwoman comme alibi, l'impossibilité (pour les femmes) d'avoir tout, la dissymétrie des commentaires et des jugements portant uniquement sur les femmes, la topique du «prix à payer», l'équivalence établie entre carrière et solitude, les conséquences (néfastes) sur les hommes, la mystique féminine, la banalisation de la violence faites aux femmes[37].

34. On notera à cet effet un curieux lapsus sémantique chez Bombardier, dans l'emploi de l'expression «culpabilité de la femme» donnée au lieu de «le sentiment de culpabilité». Ainsi, la femme est significativement présentée comme étant dans «l'état de celui qui est coupable» (*Le Petit Robert*).
35. Marc Angenot, *op. cit.*, p. 344.
36. Les italiques sont de nous.
37. Il faut lire comment les deux journalistes ont exploité différemment le cas tristement célèbre de Marc Lépine, (*Backlash*, p. 96 et *La Déroute des sexes*, p. 103).

Tous ces traits, et d'autres, rattacheraient avec certitude *La Déroute des sexes* aux mouvements de la revanche antiféministe des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. Mais le fait reste que ces deux écrits journalistiques, même s'il est vrai que celui de Faludi est certes moins assertif et plus démonstratif, plus proche en réalité d'une « énergie critique[38] », doivent, quoi qu'on en ait, être renvoyés dos à dos puisqu'il faut bien garder à l'esprit que chaque discours construit en fait son objet. Cependant, l'ouvrage de Faludi permet du moins d'entrevoir sinon de constater qu'un certain discours contre les « acquis du féminisme », en tant qu'idéologie, est en train de passer de l'hétéronomie à l'hégémonie[39], et que ce même discours se dégage de ce qu'Angenot appelle l'effet d'hégémonie « qui rend toujours insatisfaisants, inadéquats, problématiques, un peu ridicules aussi les langages des périphéries[40] ». Or, l'enquête de Faludi et le succès de librairie du livre de Bombardier[41] montrent bien qu'on ne peut plus qualifier ce type de discours de périphérique, et que, s'il peut me paraître idéologiquement problématique, du point de vue de mes représentations subjectives, il ne semble pas pour autant inadéquat, insatisfaisant ou ridicule, ou plutôt, il n'a pas *réussi à l'être.*

On s'en doutait : génériquement, non seulement sommes-nous en présence ici d'un pamphlet, mais encore d'un pamphlet étonnamment « pur ». On sait qu'une classification a des motifs trop éloquents en eux-mêmes pour être totalement satisfaisante et objective. Il me semble bien que qualifier *La Déroute des sexes* de « vulgaire pamphlet » n'est en rien un procédé valable pour disqualifier l'ensemble de son discours, car cette classification, aussi dotée de scientificité se veut-elle, court toujours le risque, dans son « intenté », de porter en soi les germes de sa propre « oblitération critique. » Catégoriser un texte, l'insérer dans une typologie, l'axiologiser en quelque sorte, n'est certainement pas trop éloigné des processus argumentatifs propres à Bombardier, eux aussi principalement basés sur l'axiologisation : en ce sens, à tort ou à raison, je ne fais peut-être que demeurer tout simplement sur le même terrain qu'elle. Mais de ce fait, puisque je ne suis pas un auteur de best-sellers, d'où tirerais-je ma force argumentative auprès d'un destinataire éventuel ? En inversant l'interrogation de Kenneth Burke, comment, pour rejeter les positions prises par *La Déroute des sexes,*

38. Marc Angenot, *op. cit.*, , p. 342.
39. Voir Marc Angenot, « Hégémonie, Dissidence et Contre-discours », *Études littéraires*, vol. XXII, automne 1989, p. 12.
40. *Ibid.*, p. 22.
41. En septembre 1993, il était toujours en tête de la liste des best-sellers depuis sa parution en juin de la même année.

peut-on, en demeurant sur un plan strictement intellectuel, passer de la « satisfaction à l'édification » ? Ou encore, comment conférer à ma propre critique une réelle valeur d'usage plutôt qu'une valeur d'échange, valeur d'usage qui ne serait pas à son tour une manipulation[42] ? C'est dans cette aporie souvent liée à certaines démarches critiques que je dois admettre, en fin de compte, ma propre « déroute ».

42. Joseph Melançon, *op. cit.*, p. 269.